

Nacima BARON
 Université Paris Est Marne la Vallée
 Institut Français d'Urbanisme

Seseña, la charge poétique d'un urbanisme en déroute

Résumé

Une grave crise immobilière a figé, depuis 2008, l'activité de construction dans les périphéries métropolitaines d'Espagne, donnant de nombreux quartiers une image d'inachèvement durable. L'article explicite d'abord les mécanismes de cette crise et la manière dont elle est vécue par les Espagnols. Il étudie ensuite l'évolution des regards portant sur un programme de grands ensembles interrompu situé au sud-est de Madrid, El Quiñon Seseña, qui a été transformé en symbole national de l'échec d'un modèle de développement. Cette construction symbolique est analysée respectivement dans les productions écrites, dans les productions visuelles, dans les productions événementielles dont la ville est le prétexte. De ce fait, l'article propose une interprétation de la notion d'inachèvement urbain associée à une vision fantasmagorique de la crise, fondée sur l'idée d'un passé très récent et prospère, mais néanmoins révolu et désormais inaccessible. La ville inachevée nourrit ce fantasme collectif, elle offre une réserve de sens et de formes que valorisent différents acteurs (des intellectuels et des créatifs) qui savent révéler les potentiels d'expression et de représentation de ce lieu, quitte à mêler éthique professionnelle, engagement social et vision artistique.

Mots-clés

Crise immobilière, représentation urbaine, corruption urbaine, paysage urbain, Espagne, Madrid.

Abstract

Since 2008, a housing crisis has stopped almost all construction activity in the metropolitan peripheries of Spain, leaving many neighbourhoods unfinished. Firstly, the article explains the mechanisms of the crisis and how it is experienced by the Spaniards. Then, it analyses the social perception of a large urban project located southeast of Madrid, El Quiñon Seseña, which was transformed into a national symbol of the failure of a development model. The perception of the urban program is also analyzed through written material (newspaper), through photographs and even through social events whose the unfinished project is the pretext. Therefore, the article proposes an interpretation of the concept of urban associated with a fantastical vision of the incompleteness associated with a fantastical vision of the crisis. This vision is based on the idea of a very recent and prosperous past, but nevertheless gone and now inaccessible. The unfinished city feeds the collective fantasy, it provides a reserve of meaning and values. Different segments of the creative class (academics, artists, ...) reveal the potential of this singular place and use it to deliver an ethic, social or esthetic message.

Key words

Real estate crisis, urban representation, corruption, urban landscape, Spain, Madrid

1. De la croissance à la crise espagnole

11. La place de l'immobilier dans les cycles de développement économiques

Pour situer l'histoire de l'Espagne contemporaine, on revient sans cesse à quelques dates-clés : 1978, année fondatrice des institutions politiques avec l'adoption de la Constitution; 1986, année

de l'intégration de l'Espagne à l'espace européen. Pourtant, ces tournants majeurs ne doivent pas occulter une autre manière d'approcher la réalité de l'Espagne contemporaine, celle qui consiste à scruter les modifications qui se produisent dans la durée.

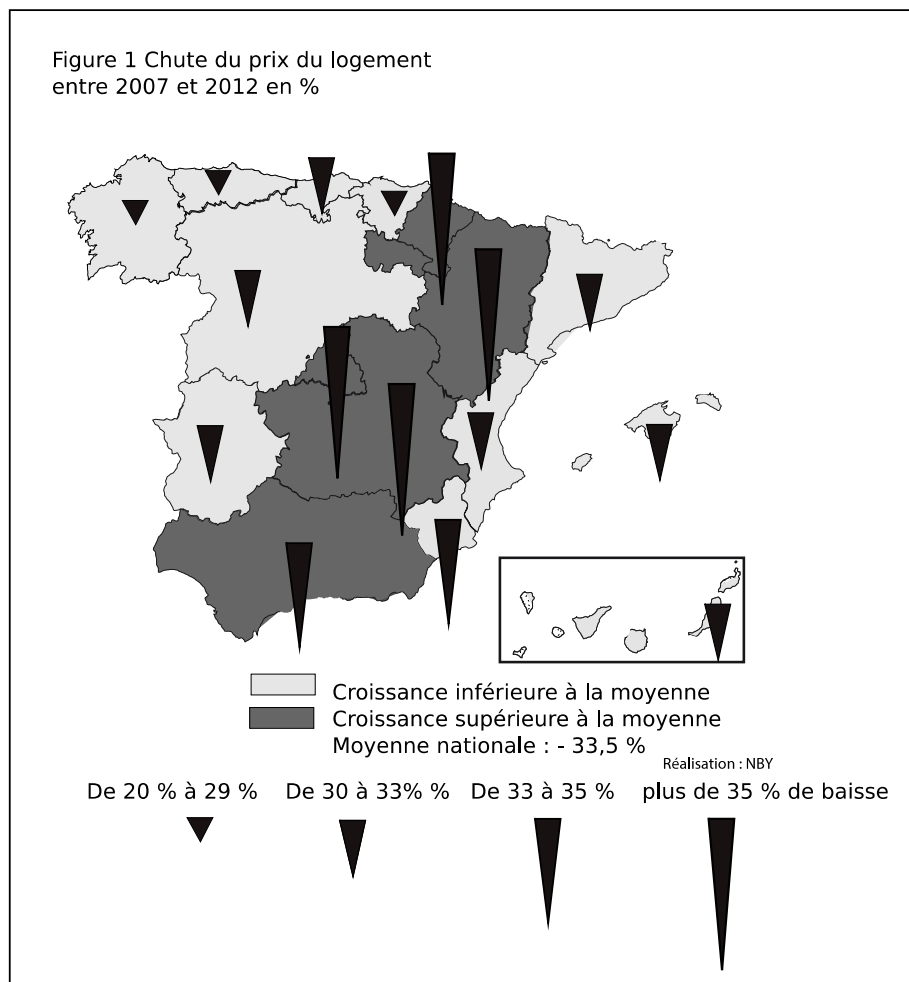
Si on considère la période récente, non comme une succession de dates, mais comme une suite de phases, on identifie trois poussées de croissance entrecoupées de repli (Baron-Yellès Nacima, 2010). La première vague de développement saisit l'Espagne dans les années 1960, quand le pays s'engage sur de grands axes de développement (tourisme international, intensification agricole). La deuxième vague apparaît dans les années 1990, sous l'effet de l'intégration européenne et des subventions qui en découlent, et qui engendrent ouverture économique et réindustrialisation. La troisième vague, celle des années 2000, est la plus vigoureuse. L'intégration dans la zone euro suscite une envolée de la spéculation associée à un urbanisme débridé (De la Dehesa G., 2009).

Pendant cette courte période, l'articulation d'une série de mécanismes associant les flux de capital et l'évolution du marché du travail paraît vertueuse (Shiller Robert J., 2009). Côté capital, des apports financiers irriguent le marché espagnol, grâce à l'incorporation du pays dans la zone euro (donc la possibilité pour les banques d'emprunter auprès de la Banque Centrale européenne à des taux très bas), mais aussi grâce à l'apport des fonds structurels européens (notamment le plan de développement régional 1999-2006). De ce fait, les banques prêtent massivement à tous les acteurs économiques : prêts aux ménages pour l'investissement immobilier et la consommation, prêts aux entrepreneurs et aux collectivités afin qu'ils dégagent du foncier et développent des projets d'aménagement et d'infrastructure. L'afflux d'argent se dirige prioritairement vers l'immobilier (Montalvo José Garcia, 2009, Fernandez Duran F., 2009). On constate, pendant une douzaine d'années, un mouvement conjoint – et paradoxal – d'ascension des quantités produites et des prix. Entre 2004 et 2007, le taux de croissance annuel du mètre carré, dans le logement neuf, est compris entre 15 et 18 %.

La bulle immobilière qui se prépare alors s'explique certes par la spéculation, mais aussi par un contexte particulier : celui d'un gonflement démographique et de la mutation sociologique de l'Espagne. Deux phénomènes massifs s'articulent ici encore. D'un côté, l'intense courant de l'immigration de travail (facilitée par des régularisations collectives) crée des besoins de logement. De l'autre, l'entrée des femmes espagnoles dans le marché du travail assure des conditions de solvabilité nouvelle pour les ménages, qui souhaitent, vu la hausse des prix, accéder le plus vite possible à la propriété (Campos Echeverria 2008, Vorms Charlotte, 2009).

12. De la crise immobilière à la dépression collective

En 2007-2008, l'écroulement de cette dynamique est d'une brutalité jamais connue pour les générations espagnoles de l'après-guerre civile. La récession, qui clôt une phase de prospérité aussi brillante qu'éphémère, ne marque pas une simple rechute mais elle initie un décrochage, une bifurcation. **Voir figure 1**



Depuis plus de six années, la crise renvoie donc d'une part à un enchaînement de mécanismes financiers, économiques et sociaux complexes (endettement public et privé, montée du chômage, de la précarité ...) et d'autre part à une dépression collective. Pour Xavier Sala y Martin (Université de Columbia) « Le monde de 2006 a disparu ». Peu à peu, les Espagnols tentent de comprendre et de s'adapter à un nouvel état de choses. **Passée** une certaine phase de déni (durant l'année 2009), il se produit un curieux moment d'apesanteur. Les statistiques du chômage, les records enregistrés dans les faillites d'entreprise causent une sensation d'impuissance et modifient l'état d'esprit collectif des Espagnols. D'abord, d'un point de vue rationnel, l'ampleur de la crise crée un besoin d'explication : que s'est-il passé ? Quand verrons-nous la fin du tunnel ? La situation peut-elle revenir à la normale ? Les économistes, les politistes ou les sociologues évaluent l'ampleur du trauma collectif. Ils resituent l'événement dans le temps long et précisent que celui-ci n'avait pas eu d'équivalent depuis les années 1930, ce qui ramène le pays à une époque très douloureuse de son histoire (Royos S. 2008; Rogoff K., Reinhart C., 2009). Les Espagnols, cherchant à comprendre qui sont les véritables « actifs toxiques » de l'économie espagnole, développent une tendance à la dénonciation, à l'indignation, au pessimisme généralisé (Verdú V., Niño Becerra S., 2009). Dans ce contexte, l'urbain ou plutôt le *ladrillo*, c'est-à-dire le bétonnage des périphéries urbaines et des côtes, est un élément sur lequel se cristallise l'opinion publique : comme aux Etats-Unis, la crise a un visage, une réalité : le naufrage de l'urbanisme (Baraud-Serfaty Isabelle, 2009).

13. La crise : fait rationnel et discours symbolique

C'est là qu'apparaît un deuxième discours dont les accents paraissent davantage tournés vers le registre psychologique, émotionnel, sinon moral que vers la rationalité. Dans certains essais,

la crise peut se lire d'un point de vue téléologique comme une catastrophe annoncée, sinon inévitable (Recarte A, 2010). Certains auteurs conspuent des boucs émissaires tout trouvés (les spéculateurs, la classe politique corrompue). D'autres proposent une séance d' « autoflagellation » collective sur le mode : « Nous avons tous acheté un appartement, nous avons tous profité des excès ». Dans ce pays catholique, certains analystes se réjouissent d'une crise qui permettra une réforme morale. Ils condamnent l'ostentation, l'hédonisme et le goût du luxe des années 2000, et prônent la redécouverte des vertus de la simplicité, de la sobriété et de la décroissance. Mais la majorité rejoint un autre jugement que les Espagnols portent traditionnellement sur eux-mêmes : un regard à la fois doloriste et fataliste, qui rappelle l'irréductible différence espagnole. *España es diferente*, leitmotiv qui dépasse la portée du slogan touristique de l'ère franquiste pour désigner une sorte de fardeau historique. Une fois le mirage des années de croissance passé, ce slogan désigne un pays structurellement attardé et marginalisé. « Nous ne serons jamais à la hauteur » semble conclure la société dans son ensemble, en sous-entendant : à la hauteur de l'Europe, à la hauteur de la transparence et de la rigueur budgétaire qu'attendent les marchés, à la hauteur des efforts de productivité que nécessite une vraie réforme économique. La succession de scandales politiques, l'agonie du secteur immobilier, le chômage et l'économie souterraine, autant d'éléments qui dessinent une sorte de « paysage de récession » dont il faudra s'accommoder comme un destin (Tornabell Robert, 2010).

14. La ville, « raccourci » et symbole de la crise espagnole

Le terme de crise renvoie à un moment paroxystique plus qu'à un processus. Après de multiples chocs et contre-chocs, krachs et scandales sur les plans économiques, politiques et financiers entre 2008 et aujourd'hui, une nouvelle situation post-crise s'ouvre, et durera le temps nécessaire à la purge du marché immobilier et à l'assainissement des comptes des banques. La résorption des grands déséquilibres économiques viendra de l'incorporation effective d'un stock compris entre un million et un million et demi de logements neufs à vendre. Ces logements surnuméraires sont principalement situés dans la périphérie des grandes métropoles, notamment Madrid, et les pourtours littoraux. Ils connaissent depuis six ans une très forte chute de leur valeur, comprise entre 20 et 50 %, et pourtant ne trouvent pas preneur, les acheteurs potentiels attendant que cette baisse atteigne un plancher. La figure n° 1 souligne la vigueur de cette déflation des prix de l'immobilier dans le centre du pays : à Madrid, mais aussi selon une diagonale qui va de l'Aragon à l'Andalousie, en passant par la Castille et Mancha : autant de régions sur lesquelles l'urbanisme madrilène avait « débordé », un certain nombre de villes nouvelles s'étant construites en dehors des limites administratives de la communauté autonome de Madrid, et installées le long des radiales autoroutières, ou des stations ferroviaires à grande vitesse. Aussi, on peut regrouper ces villes qui sont à la fois symboles et victimes de la crise immobilière espagnole selon qu'elles ont connu leur plus grande expansion durant le dernier cycle immobilier (avec une croissance du nombre de logements oscillant entre + 90 et + 250 % entre 2001 et 2010, comme Rivas Vaciamadrid, Illescas, Arroyomolino ...) ou selon qu'elles connaissent la plus forte proportion de vacance de logements (de Manresa dans la banlieue barcelonaise aux stations littorales du Levant). Tous ces appartements étaient édifiés pour des touristes étrangers, notamment anglais, qui ne les ont jamais été acquis. Cependant, la figure n° 2 montre une catégorie complémentaire aux deux premières : la catégorie des icônes médiatiques (ou des victimes expiatoires) de la crise immobilière espagnole. Il s'agit d'un groupe de lieux typiques de l'inachèvement urbain et dont la vacuité et l'inutilité résument à la fois le processus particulier de mal-développement et le moment collectif de crise. Ces lieux, qui font l'objet d'un regard accusateur et dénonciateur focalisent maintenant notre réflexion, à partir du cas de Seseña.

Figure 2 : Des cités inachevées aux "villes fantôme" :
croissance du bâti, taux de vacance et couverture médiatique des scandales immobiliers



2. L'inachèvement : la décadence sans la grandeur

21. Le projet urbain initial, les questions qu'il soulève

Le lieu-dit El Quiñon est une plaine agricole sèche entourée de collines pelées tout à fait typique des paysages de Castille. Il se situe à quelques kilomètres d'une petite bourgade endormie, Seseña, en bordure de l'autoroute Madrid - Aranjuez - Tolède. Pourtant El Quiñon n'est pas du tout un lieu bucolique. La plaine a vu sortir de terre, entre 2000 et 2006, un chantier d'urbanisation tout à fait ambitieux. En quelques mois, des dizaines de barres d'immeubles en brique de 11 étages, toutes identiques, ont été édifiées, un lac a été creusé, un grand parc fleuri a été planté. Le projet prévoyait la construction de 13 000 logements, mais tout s'est brusquement arrêté peu après la livraison du 4000^{ème} appartement.

Une curieuse impression se dégage de l'ensemble (photographie 1). Toutes les rues adjacentes au départ de cette grande artère sont fermées par des grillages. Les portails d'entrée des immeubles sont clos, les volets roulants des fenêtres sont abaissés. Quelques rares pancartes "à vendre" sont pendues, de loin en loin, aux balcons. Des monceaux de gravats parsèment des trottoirs dont les bordures sont inachevées. Ça et là, des touffes de mauvaises herbes apparaissent au pied des immeubles. Des ordures s'accumulent dans les coins. Quelques papiers gras tourbillonnent dans des nuages de poussière et s'amoncellent au pied des rues adjacentes à l'avenue centrale. Un grand silence règne, on entend le vent siffler. La ville n'est pas totalement déserte, et c'est presque plus étrange : de loin en loin, un joggeur semble glisser le long de façades aveugles, passant devant des portes toutes identiques, murées et taguées. Une jeune femme avec une poussette tourne le coin d'une rue, et pénètre dans une aire de jeu toute pimpante. Un bus passe à grande vitesse, sans s'arrêter. Il est totalement vide (photographies 2 et 3).

L'urbanisation El Quiñon - Seseña appartient à ce groupe de nombreux objets urbains (aéroports, musées, gares, centres commerciaux, bibliothèques, et bien sûr quartiers résidentiels ...) à la fois neufs et inachevés, et comme échoués dans le paysage des grandes périphéries métropolitaines espagnoles. Parmi tous ces équipements qui disent, mieux que de grands

discours, la déroute économique actuelle de l'Espagne, El Quiñon - Seseña apparaît aux yeux du monde entier comme le symbole d'un échec au superlatif : c'est un projet urbain absurde, doté d'une architecture froide et anonyme, et porté par un promoteur corrompu (à tel point qu'on l'appelle communément *El Pocero*, c'est-à-dire l'égoutier)(Ugalde Ruth, Sanz Martín Felipe, Ramón Alejandra, 2007).

Si le "*ladrillo*" (le terme signifie la brique et, par métaphore, la spéculation immobilière) a été l'erreur des élites politiques et économiques espagnoles des quinze dernières années, El Quiñon - Seseña est une erreur monumentale, au propre et au figuré. Ce qui est intéressant, c'est que ce bout de ville a trouvé un nouvel usage dans la société espagnole. Il fonctionne aujourd'hui comme un mémorial de ce fourvoiement collectif. Des architectes, des urbanistes, des géographes, et des scénaristes, des photographes, des cinéastes s'y rendent régulièrement. Pourquoi se donnent-ils la peine d'aller à Seseña, à cinquante kilomètres de Madrid, quand les quartiers abandonnés et les carcasses d'immeubles sont à portée de main (et d'objectif) dans toutes les villes d'Espagne ? Qu'est ce qui se cristallise en particulier à Seseña ? Pourquoi les professionnels de la connaissance ou des arts visuels ressentent-ils un étrange sentiment d'attraction pour ce lieu ? Comment transforment-ils ces moments de contemplation médusée, de déambulation hallucinée en objets d'art qui, aujourd'hui, s'exposent dans des musées de premier ordre ? Est-ce le retour de la fascination romantique pour les ruines, deux siècles après le voyage de Goethe à Rome ? Ou bien faut-il lire le pèlerinage à Seseña comme un projet analytique (au sens quasiment freudien) visant une sorte d'exorcisme ? En tout cas, les reflets de Seseña (photographies, relations de voyage ...) "parlent". Si l'expérience visuelle que procure Seseña est recherchée, travaillée, et partagée, c'est que cette médiation fait sens sur la crise de l'urbanisme aujourd'hui, et peut-être sur la crise espagnole tout court.

22. Représenter et nommer la ville inachevée

Avant d'analyser le processus de transformation de ce quartier en objet d'art, en support de connaissance, en matériau pour une introspection collective, il convient de revenir sur les tentatives de caractérisation de cette ville et les débats qu'elle suscite dans l'opinion. Pour ce faire, je m'appuie d'abord sur un corpus d'articles de presse nationaux et internationaux relatant ce projet urbain.

Ce corpus est riche, car El Quiñon-Seseña est l'un des quartiers les plus médiatisés à l'époque des grands débats publics (2000-2006) qui remettent en cause les excès de la spéculation et précèdent directement l'explosion de la bulle immobilière espagnole. Dès le début des tractations administratives et financières autour de ce projet, la scène opposant un petit maire provincial (car malgré sa proximité géographique de la capitale, Seseña appartient à la province de Tolède, dans la communauté autonome de Castilla La Mancha) et un promoteur haut en couleurs, visiblement louche, attire les journalistes qui posent cette scène comme "paradigmatique" de la croissance résidentielle excessive de la métropole. Plus les immeubles s'élèvent, plus la polémique déborde d'El Quiñon-Seseña et vise, à travers ce cas, les excès de la bulle immobilière en général. Aussi les lecteurs de magazines et de journaux anglais, américains, mais aussi espagnols ou français¹ sont-ils familiers de ce dessin, presque un motif abstrait, représentant des immeubles de briques rouges surmontés d'une forêt de grues, sur fond de *meseta*. *El Quiñon-Seseña devient Seseña* tout court dans la presse mondiale (on assimile le nom du nouveau quartier à celui de la bourgade). Le raccourcissement d'un nom va de pair avec une simplification de l'image. Peu à peu, on trouve une photographie générique de

¹Nous avons travaillé sur les sources suivantes : *New York Times*, *The Telegraph*, *Daily Mail*, *El Mundo*, *El País*, *L'Expansion*, *Le Figaro*, *Ouest France*, *Mediapart*, *Rue 89* entre les années 2005 et 2010.

Seseña(grue, immeuble, horizon vide) dans tout document parlant de près ou de loin de la crise espagnole. Les photographes des grandes agences (Lorena Ros ou Andrea Comas de Reuters, Paul White d'Associated Press, pour les médias anglo-saxons) font de Seseña un logo et un symbole. Ainsi, comme l'aéroport de Castellón (parmi tant d'autres d'aéroports) incarne les impasses de la course aux infrastructures, comme l'hôtel El Algarrobico (parmi des dizaines d'hôtels) illustre les délires de l'essor touristique littoral andalou, Seseña, un objet architectural et urbain qui n'a même pas eu le temps d'exister, renvoie, ou plutôt matérialise le naufrage de l'urbanisme spéculatif espagnol. La presse utilise Seseña comme substantif, avec des titres comme : "Combien de Seseña en Espagne ?"

Avec la simplification visuelle, vecteur de symbolisation, les agences de presse imposent aussi un substantif, celui de ville-fantôme. Pourtant, dans le vocabulaire des études urbaines, il est bien clair que les *ghost towns* sont tout autre chose, car, pour être "fantôme", une ville doit d'abord avoir vécu, à l'instar des villes minières abandonnées qui portent à chaque coin de rue les traces d'une occupation humaine (Delyser Dydia 1999). Dans les villes-fantômes, le couple présence / absence est porté au paroxysme : les objets sont des reliques, ils restent quand l'homme est parti, ils disent de manière émouvante la réalité de la vie humaine. Mais Seseña n'est qu'absence, l'usure du temps n'a pas patiné les objets : les bancs n'ont jamais accueilli de promeneurs, les aires de jeux d'enfants ne se sont jamais animées ... Tout est visiblement neuf, mais en même temps les artefacts (lampadaires, feux rouges ...) sont déjà sales, quelquefois cassés, inutilisables. Le quartier d'El Pocero n'a jamais été habité par plus de 1000 personnes, lui qui fut prévu pour 50 000 habitants. Ainsi, Seseña n'est pas une ville-fantôme, c'est un centre urbain qui, pour une architecte allemande vivant en Espagne², est dans le coma, tandis que, pour ma part, je le considère mort-né : pour de multiples raisons d'éloignement d'avec les grandes métropoles, de manque de services et d'emploi, il ne sera certainement pas habité avant très longtemps. Comme un fossile marque à une couche géologique et permet sa datation à la fois relative et universelle, Seseña marque, au milieu des plateaux de Castille, une époque dramatique de l'histoire espagnole. Si les stades de football sont les monuments - supports d'une incontestable fierté de l'Espagne, en imposant sa matérialité monstrueuse, son inutilité, sa désolation, Seseña est l'inachèvement fait ville, et cet inachèvement exprime une faute, une honte, ou une défaite.

23. Crise, nostalgie et inachèvement urbain

La notion d'inachèvement paraît en effet une piste intéressante pour interroger la ville de Seseña du point de vue de ses ressources symboliques et de leurs usages. L'inachèvement engage évidemment un rapport au temps. Ce qui dérange, ce qui gêne au fond ceux qui visitent cette ville, c'est le rapprochement entre la nouveauté et la caducité du modèle urbain dont il est question. Car Seseña n'est pas pire que bien d'autres "nouveaux quartiers" neufs et "prêts à vivre", en Espagne ou ailleurs. Dans le début des années 2000, grâce aux taux d'intérêt très bas et à un allongement des durées de remboursement (jusqu'à 50 ans), El Quiñon pouvait plaire à de jeunes couples "milleuristes" n'ayant pas les moyens d'acquérir leur premier logement dans la capitale. Quelques dizaines d'acheteurs ont sauté le pas et acquis leur trois pièces juste avant l'effondrement de l'été 2008. Aussi la ville incarne l'Espagne des années d'euphorie et de prospérité "juste avant" l'abîme. Elle marque une sorte de point limite : l'urbanisme est allé "jusque-là" dans la lointaine banlieue madrilène. La confiance aveugle de certains ménages en un modèle de bonheur que leur proposaient des promoteurs sans scrupules est allée "jusque-là". Enfin l'interaction entre acteurs publics et acteurs privés, pour autoriser et planifier des programmes résidentiels, est allée jusque-là dans la démesure. Du point de vue d'une société ébranlée par une crise économique douloureuse, Seseña véhicule la nostalgie non pas de l'éphémère, mais d'une "imminence passée" (le passé qui vient à peine de passer, qui est si près, mais en même temps déjà absent et inaccessible). Seseña est un fossile tout frais, un

vestige qui date d'une époque toute récente, mais qui semble pourtant déjà à des années-lumière de la vie des gens, de leurs possibilités, de leur horizon. Je fais l'hypothèse que les photographies de Seseña reviennent dans la presse parce que les Espagnols ont choisi dans ces "ruines modernes" un raccourci qui raconte leur histoire et qui accompagne un travail de deuil.

A partir de là, on pourrait poursuivre la recherche dans une perspective archéologique et disséquer le programme urbanistique pour montrer comment celui-ci, même inachevé, reflète effectivement une époque, un système (financier et économique), et un "monde" (de rapports sociaux ancrés sur des valeurs et des représentations) irrémédiablement révolus.... Mais je préfère m'ancrer dans le présent et aborder Seseña à partir de ses nouveaux usages, c'est-à-dire à travers des productions pédagogiques ou esthétiques qui traduisent sa nouvelle fonction **testimoniale**.

3. L'expérience Seseña : usages testimoniaux, artistiques et éthiques de l'inachevé

Le second corpus sur lequel j'appuie ma réflexion est très récent. Il se constitue à partir de 2008 jusqu'à 2012 (j'ai visité la ville en 2009) et il renvoie au développement de pratiques excursionnistes (visites, traversées, déambulations urbaines) et à la production de créations visuelles (photographies isolées ou montées en diaporama, en albums, montages vidéos de type *roadshow*) à visées soit pédagogiques, soit artistiques, souvent les deux. Il y a là une floraison d'images et de visions très construites, qui s'éloignent de la simplification des grands organes de presse et qui, au contraire, façonnent lentement un regard frontal que les contemporains tentent de porter sur la crise urbaine - et sur la crise tout court - à partir de cette ville.

Je mets tout de suite de côté les projets systématiques (dictionnaires, atlas) qui font le tour des programmes immobiliers aussi délirants qu'illégaux et inaboutis dans le pays (Julia Schulz-Dornburg 2012). Certes, les catalogues d'erreurs et d'horreurs se multiplient dans la production des instituts d'urbanisme en Espagne. Avant l'explosion de la crise immobilière, l'objectivation cartographique, la mise en ordre et en liste de ce chaos paysager était plutôt la tradition des organisations non gouvernementales, qui publiaient ces catalogues dans une perspective de dénonciation : Greenpeace publie depuis une décennie sous le titre "Destruccion a toda costa" un épais rapport qui enregistre de manière exhaustive les manquements à l'application de la loi littoral et qui recense les projets immobiliers littoraux, communauté autonome par communauté autonome. Depuis, le développement de ces recueils et leur diffusion dans un public plus large aide sans doute à affronter, à tenter de penser ce qui fait "problème" dans l'urbanisme espagnol. Mais si Seseña y figure en bonne place, ce n'est qu'une pièce parmi d'autres. Or les autres productions, celles vers lesquelles je me tourne maintenant, travaillent sur la singularisation de cette ville et sur l'unicité du regard. L'enjeu n'est plus de répertorier Seseña dans un inventaire, ou de placer la ville dans un circuit, mais de tenter de faire parler ce lieu, de le développer comme potentiel d'expression et de représentation, comme réserve de sens : Seseña pour enseigner l'échec, Seseña pour dire l'absurdité d'un système financier ...

31. Seseña l'inachevée, haut-lieu d'activisme architectural

Commençons par les expériences itinérantes à dimension pédagogique. Bien avant l'explosion de contestation populaire marquée par le mouvement du 15 mai 2011 à la Puerta del Sol (Madrid), dès l'époque des hautes années de croissance, les pratiques alternatives autour ou à partir de chantiers urbains étaient bien vivantes. Par exemple, entre 2004 et 2006, le chantier pharaonique de la mise en souterrain du périphérique madrilène M 40 faisait polémique. Pour alimenter le refus citoyen de ce programme, le collectif de jeunes "activistes-architectes" Basura (terme signifiant ordure) mettait en scène une traversée urbaine. La visite de terrain prenait la

forme d'un "happening artistique, festif et musical", sur le toit d'un camion. Depuis, les contestations de programmes d'aménagement se sont multipliées, et certaines d'entre elles font le choix du détournement artistique à dimension théâtrale, et se traduisent par des mises en scène burlesques (une veine traditionnelle que l'on pourrait qualifier de classique dans la production culturelle espagnole, on pense au théâtre baroque). Ainsi, on voit se multiplier de "fausses inaugurations" d'éléphants blancs sur un mode satirique, très grinçant à l'égard du pouvoir politique et financier. Pour Seseña, la ville sert désormais de toile de fond et de prétexte au montage d'événements de dénonciation, de "conscientisation". On peut citer le travail du groupe Deconcrete (Luis Galan et Daniel Fernandez Pascual) ou bien celui du groupe d'architecte Mmmm. Ce dernier collectif (qui rassemble des membres de l'école d'architecture de l'Université d'Alcalá Emilio Alarcón, Alberto Alarcón, Ciro Márquez and Eva Salmerón) monte régulièrement des visites pour des groupes constitués à la demande d'universités, de collectivités, d'entreprises espagnoles ou européennes (voir photographie n° 2). Pour le groupe Mmmm, la justification du choix de Seseña est double. D'une part, le quartier d'El Quiñon n'est pas anodin, c'est bien un objet emblématique connu dans l'opinion publique et en le visitant, on touche à la fois un cas particulier et un certain niveau de généralité sur la crise espagnole. D'autre part, la visite permet d'affronter la dimension très concrète du problème urbanistique espagnol. Ici, on ne manipule pas de chiffres abstraits (des milliards d'euros de dettes privées et publiques, des schémas compliqués faisant interagir les administrations à différents niveaux, prêteurs et emprunteurs, etc.) mais on touche véritablement du doigt la matérialité et l'énormité du problème. La visite à Seseña permet de poser une (jeune) génération intellectuelle qui prend le contrepied de la précédente, celle du post-franquisme, qui construisait dans les années 1970 - 80 des systèmes de pensée à partir de doctrines (marxisme, structuralisme, ...) pour penser la ville. Seseña est donc un lieu où se croisent des intellectuels et des activistes qui associent engagement social et vision artistique, qui développent une vision citoyenne du travail d'enseignant et qui veulent transmettre un message éthique et politique qui ne se vit que par la voie directe, car il n'est pas construit comme un dogme. La visite à Seseña exprime le choix d'une partie des intellectuels espagnols d'affronter la réalité, de "prendre la gifle du réel" plutôt que d'envisager les choses d'en haut.

32. Seseña l'inachevée, non-sens économique et gradient zéro de l'urbanité

Sans juger si cette dénonciation et cette révolte sont justifiées, on peut s'interroger d'une part sur l'efficacité de la pratique de la visite par rapport aux fins visées et d'autre part sur le bien-fondé du choix de Seseña.

En premier lieu, comme on le sait dans d'autres disciplines scientifiques ou artistiques, les choses (ici les blocs de béton et les rues désertes) ne "parlent pas", ou plutôt ne parlent pas seules. A déplacer des groupes de profanes auxquels on n'a pas forcément appris à **voir et à construire** le regard, on court le risque qu'ils constatent effectivement une chose : la ville est morte et il n'y a objectivement rien à voir. Certes, les organisateurs développent par exemple le concept (encore fragile) de "paysage de spéculation". Mais quoi de moins visuel au fond, quoi de plus abstrait et de plus ... spéculatif ? Ce programme de travail apparemment généreux est donc tout sauf simple. Le candide qui visite Seseña pour se faire peur, pour sentir le choc qui a détruit en quelques mois un modèle économique a d'abord rendez-vous avec le vide de l'espace et avec le néant du sens. D'ailleurs, l'anormalité de Seseña, sa profonde monstruosité ne se perçoivent pas forcément par une entrée paysagère, c'est-à-dire par la dimension scopique. Avant de contempler la vacuité d'une ville sans hommes, Seseña est d'abord une expérience physique. Il faut quitter le bourg et marcher plusieurs kilomètres à pied au bord d'une route départementale vers El Quiñon, qui apparaît sur l'horizon comme un mirage. Il faut vivre ce que la ville inanimée offre comme expérience chromatique, sonore et olfactive. Il faut sentir la présence de la plaine sans limites par la musique entêtante du vent. Seseña est bien une ville unique. Toute cette immédiateté de la présence sensible de la ville ne s'offre pas de la même manière dans les autres quartiers ratés des banlieues madrilènes, soit qu'ils sont trop petits, soit

que leurs conditions topographiques ou microclimatiques, différent. L'expérience de Seseña requiert une éducation sensorielle. Les éléments qui caractérisent ce projet urbain, et qui expliquent en même temps les raisons de sa déroute, ne sont pas donnés, ils sont à produire à partir d'un cadre d'appréhension de données et de formes qui nécessite un apprentissage.

Au final, la visite à Seseña oscille entre deux polarités entre lesquelles les urbanistes n'ont pas choisi, à moins qu'ils ne puissent pas choisir, avec d'un côté la tentative de faire sens et de l'autre la tentation artistique du non-sens. Du côté du "faire sens", Seseña représenterait une sorte d'état zéro de l'urbain, permettant de graduer une ligne dont l'extrémité opposée serait un autre objet symbolique et abstrait, le « cas Barcelone », qui renvoie lui à une articulation complexe de pensées, de volontés, de strates d'acteurs et d'actions urbanistiques appuyées sur une vraie vision de l'urbanisme sur le temps long. Cela dit, cette vision bipolaire ou par graduations de degrés de qualité urbaine ne débouche pas sur un apport particulier pour le champ des sciences territoriales : Seseña, clairement, ne nous apprend rien de nouveau.

Du côté du non-sens aussi, Seseña est finalement décevant. Tout un chacun est saisi, assailli par les excès physiques et symboliques de cet objet urbain. Le visiteur est alors tenté de prendre le parti du spectateur impuissant, sur le mode : " Viens voir Seseña, c'est énorme, c'est moche, c'est comme ça". De l'impuissance au cynisme, du jeu sur le non-sens au nihilisme revendiqué de certaines postures artistiques contemporaines, il n'y a qu'un pas. Dans la visite de Seseña, on glisse alors vers le statut du passant "postmoderne", ou du flâneur posé par Walter Benjamin. On vient simplement vivre une expérience de l'inauthentique, on contemple des objets urbains banals (ronds-points, poubelles, lampadaires, balcons, ...) devenus purs signes. Avec l'irréalité de ces artefacts qui font la ville mais qui ne sont pas la ville, Seseña offre bien sûr le matériau complet d'une réflexion sur le faux-semblant et le simulacre que Baudrillard avait développé à propos de la Californie, et qui a inspiré ceux qui travaillent sur les parcs à thème (Baudrillard J., 1986). Mais là aussi la déception s'impose; on ne va pas plus loin que ce que l'on peut trouver ailleurs. Au final, l'expérience de la traversée urbaine de Seseña est un témoignage paradoxal. Cette mise en scène ne produit rien, elle est gratuite, insensée mais nécessaire, comme une oeuvre d'art.

34. Seseña l'inachevée, ville inutile convertie en objet d'art

Un bonne demi-douzaine de jeunes photographes et documentaristes, dont l'âge moyen tourne autour de la trentaine et qui, après quatre ou cinq expositions prestigieuses (Rencontres d'Arles, PhotoEspaña, ...), paraissent sur le point de "percer", sont venus à Seseña dans les trois dernières années : Antonio Miralles et Sébastien Bouillé pour le genre du documentaire et Pedro Guimaraes, Gabri Solera, Alejandro Nieto Gonzalez, Daniel Moulinet, Claude Pauquet pour le genre photographique. Ils inscrivent leurs pas, de manière plus ou moins explicite, dans ceux des "grands" de la photographie urbaine et paysagère comme Stéphane Héritier ou Hans Haacke (Hans Haacke est une exception : il a photographié le quartier PAI de Vallecas et non Seseña, dans le cadre d'une exposition au Musée Reina Sofia en 2012). Ils postent leurs travaux sur des sites ou des blogs spécialisés pour essayer de susciter l'intérêt des galeristes et du grand public (exemple : photographie n° 3 de Gabri Solera).

Il n'y a pas ici lieu d'affirmer ou de nier l'existence et l'intérêt d'un genre photographique propre qui s'attacherait à la ville - ou au paysage urbain. Il est par contre intéressant de considérer la production faite à Seseña comme complémentaire d'autres modes perceptifs et interprétatifs. Les potentialités heuristiques de la photographie - « outil » complémentaire de l'observation - sont reconnues depuis longtemps, et les travaux de ces photographes offrent un lot de représentations visuelles assez novateur (Sanson Pascal, Lamizet Bernard, Royo Manuel, 2007, et Poivert Michel, Triquet Sophie, 2010).

Quatre ou cinq impressions fortes saisissent le spectateur qui contemple ces images éloquentes.

Premièrement, la photographie d'ensemble, prise par une vision éloignée, saisit et met en valeur d'abord, la dimension fantasmagorique, sinon fantasmagorique de ce projet urbain. La photographie dit mieux que les mots à quel point Seseña n'est pas un projet urbain comme d'autres, mais un songe, ou une fable. Les clichés montrent l'objet urbain dans une sorte de décontextualisation. Ils expriment ce singulier "décollement" **a-topique et a-chronique** de Seseña, le caractère grotesque de ce mirage urbain posé sur une ondulation du paysage castillan. Seseña est une ville postiche, posée sur un sol, mais pas ancrée dans un territoire. Elle est hors du temps, de tous les temps, comme le château de la Belle au bois dormant dans un parc Disney. Les clichés pris à l'intérieur de la ville gardent cette impression fictionnelle. Note d'humour, les panneaux de signalisation et les flèches directionnelles peintes au sol révèlent un monde où personne ni rien ne se meut. Il y a des flèches partout dans une ville figée, immobile. Espace sans lieu, sans temps : Seseña n'a aucune épaisseur.

Il y a pourtant beaucoup d'objets hétéroclites dans les vues de Seseña: des ronds-points et des jets d'eau, des balcons et des feux rouges, des parterres de fleurs, des jeux d'enfants, des sculptures. Tous ces objets racontent bien sûr l'absence des habitants, et l'omniprésence tutélaire, indécente, du promoteur, dont le nom s'étale en lettres énormes sur une pelouse et dont les parents sont immortalisés à l'entrée de la ville. Mais les objets ont d'autres sens et d'autres rôles. Je propose trois lectures de ces objets. D'abord, ils expriment à leur manière l'arrogance et la fatuité du promoteur, qui a aménagé cette ville comme son domaine propre, et ils portent donc une force de critique, de dénonciation. Ensuite, on peut envisager ces objets comme des pions dispersés sur une table de jeu qui renvoient implicitement à la règle du jeu faussée, c'est-à-dire que ces objets urbains si lourds et inutiles renvoient à des règles urbanistiques faussées, aux lois d'aménagement erronées, à la corruption éclatante. Enfin, tous ces objets, à force de se détacher sur le ciel, qui occupe les deux tiers sinon les trois quarts du champ de vision, obligent à réfléchir d'un point de vue non seulement fonctionnel mais esthétique. Les connaisseurs de la littérature espagnole pensent immédiatement au recueil d'Antonio Machado, pour qui l'identité paysagère de la Castille est cette présence écrasante du ciel (Benítez Burraco Raquel 2003, voir photographie n° 4). Entre gigantisme des immeubles photographiés d'en bas et surdimensionnement des détails du mobilier urbain, les échelles et les catégories vacillent. Ce n'est plus au romantisme des ruines que l'on pense, mais aux expériences baroques de l'objet magnifié, à une sorte de "Chardin urbain". Dans le cadrage frontal de ces "choses" urbaines, dans leur agencement visuel, dans les choix des plans, le dessein proprement artistique éclate. Avec Seseña, on est peut-être moins dans le renouvellement d'un genre paysager que dans l'invention d'une nouvelle nature morte, qui confie aux choses les plus modestes le soin d'offrir une émotion poétique, d'ouvrir un monde de correspondances.

Conclusion

L'article a étudié d'abord le statut de la ville de Seseña dans l'opinion publique et décrit les processus aux moyens desquels la ville est passée d'un exemple parmi d'autres de la crise immobilière au symbole d'un effondrement économique. Puis **le texte** a suivi des expériences de déambulation urbaine et présenté les caractéristiques du "quasi-tourisme" qui prône l'expérience directe de cette ville comme support d'une dénonciation des vices de la politique urbaine. On s'est concentré sur les opérations perceptives et cognitives par lesquelles les visiteurs produisent du sens - ou constatent le non-sens - de la ville. Enfin, l'article a montré ce que les photographies de Seseña rendent ou non visible, en s'attachant en particulier aux dimensions paysagères.

On retire trois niveaux de résultats de ce travail. Le premier résultat est que toutes ces activités (journalistique, pédagogique, esthétique) concourent à une indéniable appropriation par l'opinion publique des questions relatives à la crise immobilière espagnole. À côté d'autres matériaux sur

lesquels on a travaillé précédemment (Baron-Yellès Nacima 2011), ces pratiques et ces productions participent d'un jugement collectif sur les excès de l'urbanisation en Espagne. On peut supposer que ces lieux et les images qu'ils véhiculent influenceront sur la manière dont les Espagnols vont devoir "gérer" cet héritage urbain dans les années à venir.

Le deuxième intérêt de cette recherche, et le deuxième résultat sur lequel il débouche, est celui d'une forte ambiguïté dans les pratiques analysées. D'abord un chiasme dérange l'assimilation directe et simpliste entre le signifiant (la ville) et le signifié (la crise). En effet Seseña, ville-matière, ville de briques et de macadam, n'est en rien urbaine, le lieu présente tous les traits de la fiction. Et de l'autre côté, la crise, notion abstraite par excellence, intangible, immatérielle, et finalement fictive, ne se traduit pas, ne se résout pas totalement dans une série de choses photographiées. Et il y a bien d'autres ambivalences dans les démarches des urbanistes ou des artistes qui visitent Seseña. Donnent-ils à leurs travaux une valeur dans le champ de l'art ou du témoignage ? S'inscrivent-ils dans une stratégie sémiotique ou dans une geste politique ? Souvent, les présupposés ne sont pas explicités et les limites ne sont pas forcément tranchées entre ces différentes options.

Le troisième résultat est plutôt une piste ouverte qu'une connaissance établie. On part de la démonstration posée plus haut : Seseña n'est pas de signification évidente et préétablie, c'est un potentiel d'expression, une réserve de sens, que les différents acteurs peuvent ou non s'approprier. Or parmi ces acteurs de l'urbain, il y a les scientifiques. Dans quelle mesure les nouvelles pratiques analysées (les déambulations et les productions visuelles) peuvent-elles s'articuler avec des questions épistémologiques qui intéressent l'urbanisme comme science ? En clair, les professeurs et des photographes affichent volontiers un "positionnement", ou une posture de recherche, et donc peut-être, un début de renouvellement méthodologique. Mais pour traiter quelle question véritable ? Celle qui porte sur la crise urbaine ? Celle qui porte sur l'identité des lieux ? Ce qui est certain à ce stade, c'est que ni les méditations *in situ*, ni les transpositions artistiques ne dégagent de leçon d'urbanisme en tant que telles, ce qui n'est une raison, ni de les boudier, ni de les déprécier.

Baraud-Serfaty Isabelle, 2009, « La crise, chance ou menace pour les villes ? » *Esprit*, décembre 2009, p. 75-96.

Baron-Yellès Nacima 2011 « Les Espagnols face à la corruption urbaine » *Géographie et Culture*, n° 74-75, été 2010, p. 43-58.

Baron-Yellès Nacima, 2010, *L'Espagne aujourd'hui, de la prospérité à la crise*, De Boeck Supérieur, coll Politique, Louvain la Neuve, 170 pages.

Baudrillard Jean, Amérique, Editions Grasset et Fasquelle, 1986.

Benítez Burraco Raquel 2003, "La paleta machadiana en Campos de Castilla" *Espéculo. Revista de estudios literarios* n° 24, 2003, Universidad Complutense de Madrid.

Campos Echeverria José Luis, 2008, *La burbuja inmobiliaria española*, Marcial Pons, Ed. jurídicas y sociales, 232 pages.

Collectif "Manifiesto ciudadano: a propósito de Seseña Por dignidad, no a la corrupción urbanística" *Utopías, nuestra bandera: Revista de debate político*, N°. 211, 2007, p. 101-104.

De la Dehesa Guillermo, 2009, *La primera gran crisis financiera del siglo XXI*, Ed Alianza, Madrid, 583 p.

De Lyser Dydia " Authenticity on the Ground: Engaging the Past in a California Ghost Town", *Annals of the Association of American Geographers*, Volume 89 , Issue 4 , 1999 pages 602-632.

Fernandez Duran Ramon, 2006, « *El tsunami urbanizador español y mundial, Causas, impactos globales y repercusiones devastadora sobre la piel de toro y sus archipiélagos, La necesidad de prepararse para el previsible estallido de la burbuja inmobiliaria* » Miembro de Ecologistas en Accion, Virus editorial, Madrid,43 pages.

Garcia Montalvo José, 2008, *De la quimera inmobiliaria al colapso financiero*, ed. Antoni Bosch.

Grupo municipal Izquierda Unida, Ayuntamiento de Seseña, Memoria de gestion municipal 2003 - 2011.

Krugman Paul, *El retorno de la economía de la depresion y la crisis actual*, traduccion de Jordi Pascual, ed. Critica, 2009.

Montalvo José Garcia, 2009, *De la quimera inmobiliaria al colapso financiero*, 2e edicion, antoni Bosch Ed.

Niño Becerra Santiago, 2009, *El crash de 2010* ed. Los libros del lince, Barcelona, 240 pages.
Poivert Michel, Triquet Sophie, 2010, *Histoires de la photographie en Espagne, Méthodes et enjeux 1981-2010*, Institut National d'Histoire de l'Art, Paris, 24/09/2010.

Rogoff Kenneth, Reinhart Carmen, 2009, *The time is different, Eight Centuries of Financial Folly* Princeton University Press and Oxford University Press.

Royo Sebastian, 2008 *Varieties of Capitalism in Spain: Remaking the Spanish Economy for the New Century* Macmillan, 268 pages.

Sanson Pascal, Lamizet Bernard, Royo Manuel, 2007 *Le paysage urbain : représentations, communications, significations* (dir) , l'Harmattan, collection Eidos.

Schulz-Dornburg Julia 2012, *Ruinas modernas, Una topografia de lucro*, Ambit editorial,, Barcelona.

Shiller Robert J., 2009, *El estallido de la burbuja. Como se llegó a la crisis y cómo salir de ella*, Gestion

Tornabell Robert, 2010, *El día despues de la crisis*, Ariel, 200 pages.

Ugalde Ruth, Sanz Martín Felipe, Ramón Alejandra, 2007, *El pocero de Seseña*, Barcelona, Debate, Colección:Debate actualidad, 302 p.

Verdù Vicente, 2009, *El capitalismo funeral*, Anagrama, coll. Argumentos

Vorms Charlotte, 2009, « Surproduction immobilière et crise du logement en Espagne », *Etudes Foncières*, n° 138, mars-avril 2009, p. 21-26.

Articles de presse concernant Seseña

Alfonso Daniels, "Property in Spain: Castles in the sand" *The Telegraph*, 19/02/2009.(Photographie de Lorena Ros)

Alvarez Dario *Las ciudades fantasma fascinan a la prensa extranjera* Blog Arquitecturas 31/05/2011 <http://blog.darioalvarez.net/tag/sesena/>

Cuzin Elodie, "Le promoteur mégalo de Sesena met la clé sous la porte", *rue 89*, 11/06/2009 <http://blogs.rue89.com/ibere-espace/2009/06/11/le-promoteur-megalo-de-sesena-met-la-cle-sous-la-porte>

Donadio Rachel, Fuchs Dale, "Spanish Premier Insists Economic Recovery Is Near", *New York Times*, 17/02/2010.

Gosálvez Patricia, "Seseña: un bofetón de realidad, Un grupo artístico propone que los jóvenes arquitectos revisen la obra de El Pocero" *El País*, 28/06/2012.

Guichard Guillaume, Comprendre la crise espagnole en 5 questions, *Le Figaro*, 03/06/2012.

Junquera Natalia "Seseña capital del fiasco inmobiliario, El parón urbanístico hace del sueño de El Pocero una ciudad fantasma", *El País*, 07/04/2008

Mahuzier Marc "Espagne : cités fantômes cherchent habitants..." *Ouest France*, 04/03/2009.

Miles Coleman, "The Change in Spain", December 2011

Moran Lee, "Spain-haunted-ghost-town", *Dailymail*, 16 / 02 / 2012.

Paco Nathalie, Housing bubble still bursting in Spain, 21 April 2012 <http://www.demotix.com/news/1168871/housing-bubble-still-bursting-spain/all-media>

Rabreau Marine, Tour du monde des villes fantômes, *Le Figaro*, 16/03/2012 (article réalisé à partir du travail de Dupin Eric, Un fascinant tour du monde des villes-fantômes, blog personnel, 29/07/2008).

Salido Cobo Jorge, 'El Pocero' abandona, por el momento, Seseña, *El Mundo* 01/04/2009

Schlotterbeck Bianca, "Europes modern day ghost towns", *CNBC*, 01/05/ 2012.

Sébastien Julian, "Les promoteurs zombies plombent les banques espagnoles", *L'Expansion*, 29/05/2012.

Références des travaux visuels autour de Seseña (photographies, documentaires)

Reportage Groupe Conceptual
(<http://www.flickr.com/photos/24119030@N04/2305367552/in/photostream>)

Reportage Guimaraes Pedro www.pedroguimaraes.net

Reportage Haacke Hans, *Castles in the air*, Exposition Musée Reina Sofia, été 2012.

Reportage - Videorama de Mediapart <http://www.mediapart.fr/files/diaporamas/Espagne-2009->

BIS/soundslider.swf?size=2&format=xml

Reportage Groupe Deconcrete Luis Galán García & Daniel Fernández Pascual , A Road Trip Through Madrid's Bubble Challenge, 16/03/2011 <http://www.deconcrete.org/2011/03/16/a-road-trip-through-madrids-bubble-challenge/>

Reportage Miralles Antonio, Corriendo liebres en Alcorcón y Seseña [Vídeo] / programa dirigido por Antonio Miralles

Reportage Moulinet Daniel http://www.lecourrierdelarchitecte.com/article_2460

Reportage Nieto Gonzalez Alejandro <http://www.cienladrillos.com/2007/10/03-especulacion-en-sesena>

Reportage Solera Gabri "Empty buildings haunt Spain" The Associated Press, 16/02/2012.



Photographie n° 1 Andrea Comas, Reuters



Photographie n° 2
Visite organisée par le Groupe Mmmm en octobre 2008



Photographie n° 3 Gabri Solera



Photographie n° 4 Nathalie Paco